

© Verdier

Josef Winkler

Autriche

L'Europe des écrivains en partenariat avec ARTE

arte

L'auteur

Josef Winkler est né en 1953 à Kamering, un hameau des Alpes de Carinthie, au sud de l'Autriche, dans la vallée de la Drave. Il partage sa vie entre ce village, où il a grandi dans une famille de paysans et qui constitue le décor principal de la plupart de ses livres, et de nombreux séjours en Italie, notamment à Rome. L'œuvre de Josef Winkler a obtenu plusieurs prix, dont le Prix Georg Büchner (Allemagne) en 2008, pour l'ensemble de son œuvre, le Grand Prix national autrichien 2007 et le Prix Alfred Döblin 2001 pour *Natura morta*.

Ressources

[Site](#) de l'éditeur Verdier (résumés, critiques, premières pages...)
[Interview](#) de l'auteur (en allemand)

L'œuvre (traduite)

Requiem pour un père, traduit de l'allemand (Autriche) par Bernard Banoun (Verdier, 2013) (144 p.)
Langue maternelle, traduit de l'allemand (Autriche) par Bernard Banoun (Verdier, 2008) (320 p.)
Sur la rive du Gange, traduit de l'allemand (Autriche) par Eric Dortu (Verdier, 2004) (256 p.)
Natura morta, traduit de l'allemand (Autriche) par Bernard Banoun (Verdier, 2003) (96 p.)
Quand l'heure viendra, traduit de l'allemand (Autriche) par Bernard Banoun (Verdier, 2000) (208 p.)
Shmashana, traduit de l'allemand (Autriche) par Eric Dortu (MEET, 1999) (65 p.)
Cimetière des oranges amères, traduit de l'allemand (Autriche) par Eric Dortu (Verdier, 1998) (416 p.)
Le Serf, traduit de l'allemand (Autriche) par Eric Dortu (Verdier, 1993) (304 p.)

Zoom

Requiem pour un père, traduit de l'allemand (Autriche) par Bernard Banoun (Verdier, 2013) (144 p.)

Josef Winkler
Requiem pour un père

C'est à Roppongi, un quartier de Tokyo, que Josef Winkler apprend la mort de son père, âgé de 99 ans, dans le village de Carinthie où lui-même est né et dont il a bâti de livre en livre le mythe tragique et funèbre. Ce père qui est sans doute le personnage central de son œuvre lui avait un jour défendu, dans une explosion de colère, de venir à son enterrement : l'éloignement se sera donc chargé d'exaucer son vœu.

Entre le « laboureur de Carinthie » et son fils, l'enfant prodigue qui n'a cessé de partir toujours plus loin, vers l'Italie (*Cimetière des oranges amères*) ou vers l'Inde (*Sur la rive du Gange*), il n'y aura donc pas d'adieux. C'est par l'écriture, en onze étapes initiatiques et mémorielles, que l'écrivain entreprend de se réconcilier avec le vieil homme qui, on le devine au fil des pages, n'aura été si impitoyable pour son fils que parce que la vie ne l'a lui-même en rien ménagé. Ce livre de deuil, qui reprend et magnifie tous les grands thèmes de l'œuvre de Winkler, est aussi un livre d'apaisement. Pour le lecteur qui ne le connaîtrait pas encore, c'est aussi une excellente porte d'entrée dans l'univers particulier de cet écrivain rare.

La Presse

« «Quand je partirai, je ne veux pas que tu viennes à mon enterrement», menace ici le père. Et dans ce beau roman de l'Autrichien Josef Winkler, lauréat en 2008 du très disputé Prix Büchner, ce vœu est exaucé. Lorsque s'éteint à l'âge de 99 ans son géniteur tyrannique, le narrateur-écrivain est à Tokyo, évitant ainsi le retour redouté au pays natal, Kamering, en Carinthie. Avec ce texte, condensé baroque et suffoquant des obsessions qui hantent son œuvre – la mort, les rituels funéraires, les souffrances d'une enfance rurale – Josef Winkler rend un hommage ambigu à son père aussi aimé que craint. Il signe là une oraison funèbre à la beauté aussi fulgurante qu'impitoyable. Une excellente occasion de découvrir l'un des auteurs majeurs de l'Autriche contemporaine.»

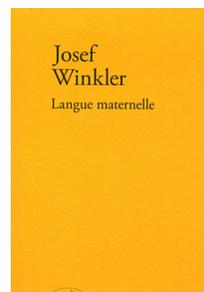
Stéphanie Dupays, *Le Monde des Livres*

Langue maternelle, traduit de l'allemand (Autriche) par Bernard Banoun (Verdier, 2008) (320 p.)

Sur la rive du Gange, traduit de l'allemand (Autriche) par Eric Dortu (Verdier, 2004) (256 p.)

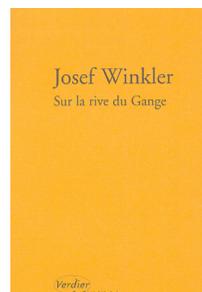
Natura morta, traduit de l'allemand (Autriche) par Bernard Banoun (Verdier, 2003) (96 p.)

Quand l'heure viendra, traduit de l'allemand (Autriche) par Bernard Banoun (Verdier, 2000) (208 p.)



Il était temps de faire découvrir au public français le livre qui, quelques années avant *Le Serf* a marqué le sommet de la première période de l'œuvre de Josef Winkler. Paru en 1982, *Langue maternelle* reste à ce jour le plus symphonique de ses livres : une symphonie où les principaux thèmes devenus familiers à ses lecteurs

(le sexe, la mort et les rituels funéraires, la souffrance animale, le poids de culpabilité que le catholicisme fait peser sur les hommes) atteignent, par la vertu incantatoire de l'écriture, à une intensité proche de l'hallucination. Avec *Langue maternelle*, l'auteur a donné à la langue allemande une forme nouvelle de *Saison en enfer*. Après de nombreuses distinctions, dont le prix Alfred Döblin, Josef Winkler vient de se voir décerner en 2008 le prix Büchner, la plus haute distinction des lettres allemandes, pour l'ensemble de son œuvre.

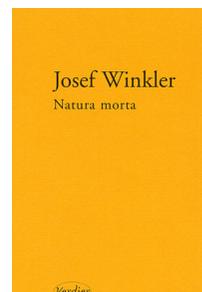


Sur la rive du Gange, depuis des temps immémoriaux, se déroule chaque jour le rituel immuable de l'incinération des morts, ou celui, réservé aux êtres purs - enfants et saints - de l'immersion dans le fleuve. De ces cérémonies, les domras sont les officiants : leur caste veille sur

le feu sacré qui sert à allumer tous les bûchers. Sur les Ghâts où ont lieu les crémations, il est interdit de filmer, de photographier et même de dessiner, quoique les animaux y circulent librement et que les cendres des morts, une fois les bûchers éteints, ne fassent l'objet d'aucun soin particulier.

Il n'est pas interdit de prendre des notes ; pourtant, en décrivant minutieusement les spectacles terribles et grandioses qui s'offrent à lui, mêlés aux réalités les plus triviales de la vie quotidienne, le narrateur fasciné sait qu'il ruse avec l'interdit.

Comme à Naples et à Rome dans *Cimetière des oranges amères* et *Natura morta*, ses précédents livres, Josef Winkler emporte en Inde le memento mori qui traverse toute son œuvre. Écrit à la lueur des bûchers funèbres, *Sur la rive du Gange* est un grand livre sur l'Inde, baigné de joie tragique, où le romancier relève le défi qu'il s'est lancé depuis qu'il écrit : celui de ne jamais fermer les yeux face aux réalités les plus terribles de la vie.



Parcourant un marché non loin de la gare Termini, à Rome, le regard du narrateur s'attarde sur une vaste nature morte comme les peintres de jadis aimaient à en offrir, et sur des scènes de genre qui n'ont guère changé depuis des siècles bouchers et volaillers, marchands de légumes et

de fruits, mendiants, tsiganes et éclopés qui peuplent le décor de la tragédie qui va se dérouler en quelques instants.

À l'étal du marchand de poisson, un adolescent, Piccoletto, attire le regard du narrateur qui observe de loin ses relations avec les aînés, avec sa mère, avec les garçons et les filles du même âge. Retrouvé par hasard au terme d'une autre promenade dans Rome qui mène jusqu'au Vatican, Piccoletto devient pour Josef Winkler, et pour nous, en quelques pages, une figure familière, l'incarnation d'une beauté promise à la mort qui viendra le surprendre, absurde et grandiose, donnant au titre de ce livre un sens inattendu.



Dans *Cimetière des oranges amères*, Josef Winkler partait pour l'Italie, non sans emporter avec lui les souvenirs de son pays natal, la Carinthie. C'est là, dans le village en forme de croix déjà familier des lecteurs du *Serf*, qu'il revient pour ce récit. Les paysans carinthiens avaient

coutume, pour éloigner les insectes, de badigeonner leurs chevaux d'un liquide à l'odeur nauséabonde fabriqué à partir d'ossements d'animaux.

Maximilien, le narrateur, s'inspire de cette étrange coutume pour définir sa tâche d'écrivain : ramasser les ossements des morts que le village voudrait oublier, et rendre justice à leurs vies sacrifiées. A leur mémoire, il compose en faisant appel à ses propres souvenirs et à ceux de son père nonagénaire, une symphonie funèbre dont les thèmes sont les récits de trente-six destins au dénouement tragique, jusqu'à la scène finale où trois vieillards échangent avec nostalgie leurs souvenirs de guerre au cours d'un repas de la Toussaint. Cet épilogue donne au livre une portée politique (d'autant plus forte quand on sait que la Carinthie est la base électorale de l'extrême-droite autrichienne) mais les citations des *Litanies de Satan* de Baudelaire qui ponctuent le récit attestent que la question du Mal est ici posée, aussi bien, sur un plan métaphysique.

Écrit dans une langue flamboyante, traversé de scènes hallucinées, *Quand l'heure viendra* est l'un des sommets de l'œuvre de Josef Winkler : un triomphe de la mort qui saisit tout le tragique du vingtième siècle à travers le microcosme d'un village carinthien.

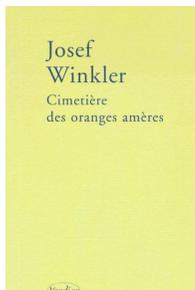
Shmashana, traduit de l'allemand (Autriche) par Eric Dortu (MEET, 1999) (65 p.)



«La bave mousseuse s'égouttait de la mâchoire velue des buffles noirs qui rumaient debout dans l'eau peu profonde. Les longs filaments tombaient dans le fleuve, et avant d'éclater, les bulles de salive gluantes flottaient quelques instants encore sous le mufle des animaux, à la surface de

l'eau du Gange couleur de plomb. Des corbeaux étaient perchés sur l'échine et les pattes de ces buffles d'eau, débarrassant leur peau de sa vermine. L'un d'entre eux se cramponnait de ses griffes à l'oreille du ruminant et picorait sans cesse le pavillon de l'animal, de son long bec à l'extrémité légèrement recourbée. Effrayés par le cri d'un adolescent vêtu d'un pagne imitation peau de tigre – le jeune garçon avait aussi un anneau dans le nez et une petite mèche frisottée qui lui descendait dans la nuque –, plus de cinquante perroquets verts au bec rouge s'échappèrent, dans un claquement d'ailes, des trous et des niches d'un four crématoire électrique. Le jeune garçon qui tenait des bâtons d'encens dans la main poussa un second cri avant de sauter par-dessus un mort enveloppé de tissus de couleurs et attaché sur une civière faite de sept cannes de bambou, posée sur les marches de l'escalier, près du feu sacré qui brûle éternellement. À ce moment précis, les jeunes paysans en pagne, occupés sur la rive du Gange à frotter la tête des buffles avec des cordes nouées ensemble, levèrent les yeux et regardèrent en direction du feu sacré devant lequel un petit garçon au crâne rasé, portant dans ses bras un chevreau blanc aux pattes agitées de soubresauts nerveux, descendait l'escalier jusqu'au site d'incinération. Le garçon se frottait la bouche contre le pelage de l'animal qui bêlait dans ses bras et remuait ses pattes longues et fines.»

Cimetière des oranges amères, traduit de l'allemand (Autriche) par Eric Dortu (Verdier, 1998) (416 p.)



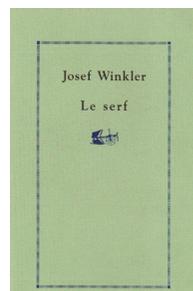
Fuyant son village natal de Carinthie, dans le sud de l'Autriche, dont il décrivait l'intolérance et la cruauté dans *Le Serf*, Josef Winkler se réfugie en Italie et tente, par l'écriture, de lutter contre les démons de son enfance.

Peine perdue : qu'il soit romain ou autrichien, le catholicisme, sous le faste de ses rites, semble devoir engendrer partout le même obscurantisme et la même cruauté. Aussi la splendeur des processions en l'honneur de la Vierge et des saints, la profusion ridicule des magasins de bondieuseries, la superstition partout répandue, sont-elles pour Winkler une source inépuisable de délectation qui alimente sa verve blasphématoire.

Mais le regard de l'écrivain ne s'en tient pas à la pure satire. Dans les gares, sur les marchés, dans les jardins publics de Naples et de Rome, la vue des mendiants et des travestis ou le contact avec les jeunes prostitués et les voyous suscitent chez Joseph Winkler une connivence mêlée d'inquiétude, l'obligeant à prendre conscience de sa fraternité avec toutes les formes de marginalité, en même temps que remonte en lui le souvenir obsédant des prières de son enfance.

Brassant un monde où l'imaginaire, l'histoire et l'autobiographie sont étroitement mêlés, ce grand livre baroque composé dans une langue éblouissante, oscillant sans cesse entre la précision de l'observation et l'incantation extasiée, se veut à l'image du *Cimetière des oranges amères* de Naples, cette orangeraie plantée sur une ancienne fosse commune : le tombeau tragique et somptueux de tous les laissés-pour-compte de notre temps.

Le Serf, traduit de l'allemand (Autriche) par Eric Dortu (Verdier, 1993) (304 p.)



Né dans une vallée des Alpes de Carinthie, au sud de l'Autriche, Josef Winkler pourrait fuir son village, gagner les villes, s'installer par exemple en Italie. Mais l'enfant prodigue hait trop son pays pour pouvoir le quitter durablement : c'est sur place, avec pour armes quelques livres admirés et

la violence baroque de son écriture, qu'il lui faut mener son combat. « Serf de la mort », il compose avec ce livre tourmenté une symphonie funèbre aux thèmes vengeurs : la violence ordinaire de celui qu'il appelle « le laboureur », son père ; la folie croissante d'une sœur à jamais figée dans ses voiles de deuil ; le lent déclin de sa mère ; la vie méprisée des servantes et des valets de ferme ; la toute-puissance d'un catholicisme qui exalte la souffrance et n'a plus d'autre fonction que répressive ; enfin sa propre homosexualité, que sa révolte le conduit à afficher et, face au mépris général, à vivre comme un destin. Le village de Kamering, brûlé par les enfants à la fin du siècle dernier et reconstruit en forme de croix, acquiert ainsi la force d'un mythe qui contraste avec l'idée que notre temps voudrait se faire de l'innocence perdue du monde rural.